

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 33

Artikel: Vieilles choses : au Chenit, il y a deux cents ans
Autor: David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'en vint cependant pas à de pareilles extrémités.

D'ailleurs, le critique avait fait de plates excuses.

Le genre littéraire étant par là mis hors de cause, le romancier eut à cœur de prouver que son génie culinaire n'était pas au-dessous de l'autre. Aussi fit-il tenir par son groom le billet suivant à Second :

« Mardi prochain, à sept heures sonnantes, je vous attends à dîner. Vous êtes averti que tous les plats auront été confectionnés par moi. Moi seul et c'est assez !

« Soit dit sans vous offenser, vous parlez de ma cuisine avec la même autorité que mon ami Jules Janin, rendant compte dans son feuilleton des *Débats* des pièces qu'il n'avait pas vues. A l'avenir, vous me jugerez sur faits et articles, comme on dit au palais. »

Bien que l'invitation ne fût que pour sept heures, Albéric Second arrivait à six heures devant le numéro 107 du boulevard Malesherbes.

Incrédule encore, il pensait : « Si je le trouve à écrire ou à causer, je saurai à quoi m'en tenir. »

Il entra, monta au troisième étage et demanda M. Alexandre Dumas.

— C'est ici, lui fut-il répondu.

— Est-ce que je pourrais le voir ?

— Non, monsieur, il n'est pas visible.

— Il est donc sorti ?

— Non, monsieur.

— Alors, il travaille ?

— Oui.

— A écrire ?

— Non, monsieur. Il est en train de confectionner une soupe à l'oignon.

Guidé par son odorat, Albéric Second se dirigea vers la porte de la cuisine et l'ouvrit.

En manches de chemise, le col déboutonné, les manches retroussées, l'écrivain agita dans une casserole une spatule d'argent, en donnant des instructions précises à une cuisinière et à un aide.

Albéric Second, se sentant dans son tort, et, de plus, dévini, s'empessa d'avouer le motif qui lui avait fait devancer l'heure indiquée sur le billet d'invitation.

Plein de bonté et d'indulgence, Dumas pardonna généreusement au nouveau Thomas, mais lui imposa l'attente au salon, où plusieurs convives arrivèrent bientôt, rejoints peu après par le cuisinier amphitryon.

Et lorsque sept heures et demie ayant sonné et le repas étant fortement entamé, chacun s'empessa de reconnaître que le talent du maître-queux dépassait encore celui du romancier, Albéric Second s'empessa de faire chorus ; il cria même plus fort que les voisins.

« Le repas fut merveilleux, dit-il. Et jamais Trompette n'en fit manger de pareil à Gambetta », assure-t-il dans son enthousiasme.

Ce fut un vrai triomphe pour Dumas, comme un régale divin pour ses convives.

A une merveilleuse soupe à l'oignon succéda une friture d'éperlans sans rivale, puis un fort délectable civet de lièvre du Plateau Central, des faisans truffés et rôtis au sarment, des écrevisses à la bordelaise et une salade précédée d'un parfait glacé, qui, bien qu'il vint du dehors, se trouvait cependant en parfaite harmonie et communion avec le reste.

Albéric Second trouva que la salade valait à elle seule un beau poème, et le prosateur qu'il était, regrettant de ne pouvoir la chanter dignement, se contenta, dit-il, de la brouter respectueusement.

Il assure même, un peu plus loin, que si Dumas, qui mourut jeune, s'était fait restaurateur, il aurait fait la fortune d'un nabab.

Pour auto-cars. — Une dame racontait à l'une de ses amies qu'elle s'était promenade, dimanche, sur la route de Genève.

— Quelle circulation, ma chère, vous n'en avez pas une idée ! Il y avait des autos, des motos, des vélos, des autographes, enfin, de tout.

LE VALLON DES PLANS

*Au beau vallon des Plans
Tapisé de verdure,
On y villégiature,
Et c'est, je vous assure,
Un endroit ravissant
Au charme pénétrant
Que le vallon des Plans !*

*Dans le vallon des Plans,
L'Avençon se promène
Et parfois s'y démène !
Sans que rien le retienne,
Il devient un torrent
Grondant et mugissant
Dans le vallon des Plans !*

*Près du vallon des Plans,
En longeant la rivière,
On trouve une clairière
L'auberge hospitalière
Aux allants et venants,
Se nomme Pont de Nant,
Près du vallon des Plans.*

*Sur le vallon des Plans,
Le Lion d'Argentine
Parfois fait grise mine !
Le brouillard dégoûte
Et le Grand Muveran
Tire son rideau blanc
Sur le vallon des Plans !*

*Dans les chalets des Plans,
Alors on se repose,
Et gentiment l'on cause
De mille douces choses !...
Lorsqu'il fait mauvais temps,
On chante sous l'auvent
Dans les chalets des Plans !*

*Dans le vallon des Plans,
Dès que le soleil brille,
Tout bouge et tout fourmille !
Chacun s'y éparpille
Dans les prés verdoyants !
C'est un enchantement
Que le vallon des Plans !*

Louise Chatelan-Roulet.

UNE RESURRECTION

Costumes et dentelles d'antan

LES Vaudoises ont donné le ton. Les Neuchâteloises se sont mises à l'unisson. Elles aussi porteront, dans certaines cérémonies familiales et patriotiques, un costume qui se différenciera essentiellement de la tapageuse toilette moderne par sa simplicité. Nos compagnes n'en seront que plus charmantes. Mais, tandis qu'il existe un costume féminin et particulièrement un coquet petit chapeau, dont seules les Vaudoises font, de génération en génération leur parure originale, il n'y a pas de « costume neuchâtelois » à proprement parler.

Nos grand'mères et leurs aïeules suivaient jadis, aussi bien que les actuelles filles d'Eve, la mode... de la voisine. Il est vrai d'ajouter que la plupart des excentricités de certaines modes françaises ne trouveront, — la crinoline exceptée — qu'un accueil modéré dans nos parages. De sorte que nos aïeules surent assez longtemps rester dans une honnête et juste moyenne, spécialement vers la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième.

Tandis qu'ailleurs la mode évoluait, on vit les Neuchâteloises s'en tenir au si charmant costume — généralement en indienne — de l'époque. Point ne fut donc besoin d'un abus de pouvoir aux artistes qui présidèrent à l'élaboration du costume dit neuchâtelois, en décrétant d'autorité qu'il serait tel que le portaient voici quelquel cent ans, nos mères-grand. Costume fort simple, en vérité, formé d'un corsage plat à coutures et d'une jupe ample. Le tout en indienne, satinette ou soie, suivant les goûts et les moyens personnels. La caractéristique du costume neuchâtelois réside dans un fichu et un bonnet en tulle, linon ou mousseline, tous deux du meilleur bon goût.

Il y eut à La Chaux-de-Fonds, un thé-non tango où cinquante jeunes filles, demoiselles et dames avaient revêtu ce costume. On y but du thé, on y mangea des bricelets et des « gaufres » confectionnés dans de vieux fers, exhumés tout exprès des chambres-hautes. Ce fut véritablement charmant, toutes ces dames semblaient encore rajeunies dans l'archaïque parure.

Mais il est sorti plus et mieux de ce mouvement de rénovation. La dentelle au coussin et au fuseau florissait en terre neuchâteloise au début du dix-neuvième siècle, jusque vers 1848, date de la révolution républicaine. Ce que la grande prospérité de l'industrie horlogère avait détruit, la crise — l'amour du passé aidant, — l'a rétabli.

Près de cent cinquante dames et jeunes filles, sous l'initiative d'une fervente du passé, se sont groupées d'enthousiasme pour ressusciter la dentelle neuchâteloise en la confectionnant elles-mêmes, selon les principes d'antan. En ces temps de chômage tout spécialement, il faut les louer de leur intelligente initiative.

Un écuyer d'attaque. — Un officier demande à ses soldats, alignés devant lui.

— Y a-t-il parmi vous un homme qui connaisse les chevaux ?

— Moi, mon major.

— Vous avez des chevaux, chez vous ?

— Oh ! oui, mon major ; on en a trente-six.

— Trente-six ! Alors vous en faites le commerce.

— Oh ! non, mon major, seulement mon père il a un grand carrousel.

VIEILLES CHOSSES

Au Chenit, il y a deux cents ans.

LE 10 juillet 1690, noble et vertueux Jean de Mettral, de la Grange de Cuarnens, Seigneur de Mésery, passe un marché avec Abram Bovay du Chenit, pour décombrer et faire un pasturage une partie de sa montagne de Dernier la Grand-Roche, soit dans le pré dernier. Tout le bois verd, propre à faire charbon sera réduit en bois d'ouvrage et le reste mis en ramay et ensuite brûlé.

Et le prix de ce travail, avec l'extirpation des bruyères et des couvignes sera de cinq cents florins payable à requeste.

On trouve bien des choses intéressantes dans les registres de la *charitable Bourse des Pauvres* de cette même époque.

En 1697, on baptise un fils de Monsieur de Beau-Pré, réfugié.

En 1703, Collecte en faveur de Jaques Rochat du Pont, qui a perdu ses bâtiments par un débordement d'eau.

Septembre 1707. — Inondation.

1708. — Livré à un réfugié qui avait une jambe cassée, sa femme étant avec lui, un enfatn à ses bras, 9 sols.

1710. — Jaques Baridon, marchant réfugié, meurt au Brassus et lègue aux pauvres 15 florins.

1714. — A David Reymond de Bon-Port, pour rebatir sa maison détruite, 10 florins.

En ce temps-là il y avait une colonie de verriers du Chenit, demeurant à la Verrière de Montricher. De ce nombre étaient Daniel Goy, Moïse Aubert, Abram Meylan, Abel Lecoultré, etc. Il y avait en cet endroit une école dont le régent est mentionné plusieurs fois. D'autres bourgeois du Chenit sont désignés comme habitant « Là-bas ». J'ignore totalement ce que l'on entendait par ce vocable.

1719. — Collecte faite par des Gênois pour racheter cinq cents chrétiens faits esclaves par les Turcs. Cette collecte se répète plusieurs fois jusqu'en 1724.

1721, 25 mai. — Baptême de Olivier-Samuel Meylan, fils de Jean-Baptiste, qui fut le premier horloger de La Vallée.

1728. — Fête de la Réformation.

La Bourse des Pauvres fournissait des secours à une pauvre fille « donnée » (illégitime) qui n'avait hérité de sa mère que le nom peu flatteur de *la Goudèta*. Dans le même temps, elle entretenait un pauvre deshérité qui n'est désigné que sous le titre de *l'Innocent*.

Cet innocent était certainement adulte, puisqu'on lui fournissait de la farine, du sel et des graines pour son courtil.

Et pourtant on trouve nombre d'articles du genre de celui-ci : Livré pour la toile, pour doubler la robe à l'innocent...

Il faut donc croire qu'en ces temps-là, les innocents étaient vêtus d'une robe.

Voici maintenant de quelle façon le Recteur des Pauvres traite de la maladie et de la mort de la Goudéta.

Août 1729. — Pour une once de sucre d'orge pour la Goudéta malade 2 sols et 3 deniers.

Pour un linsul (linceuil) pour la Goudéta qui servira pour l'Innocent, 3 florins 9 sols.

Livré à Pierre Golay pour les laons (planches) pour la maison (!) à la Goudéta, 1 florin 9 sols.

Pour dépans fait par ceux qui ont enterré la Goudéta, 1 florin 6 sols.

1730, 30 mars. — Mort de l'Innocent.

Pierre Meylan, fils d'Abram dit Davet était affligé d'une plaie qui paraissait inguérissable. Le 30 juin 1730, Monsieur le Juge, Monsieur le Régent du Sentier, le Recteur des Pauvres et le Sieur Abram Golay, chirurgien, se réunissent « pour voir si on pouvoit guéri cette plaie ». Cette première séance se termine par un verre de vin, bu chez Abram Aubert, hôte. Coût: 9 sols 9 deniers.

Le 3 juillet on fait pache (marché) avec le Sieur Cherusien Golay pour guéri la dite plaie. Dépens: 2 florins 9 sols 2 deniers.

Le 4 juillet, Moïse Aubert est chargé de mener le patient avec son linge au chirurgien Golay. Coût: 4 sols.

Quelques jours après, au chirurgien Golay pour de la pidence pour Pierre Meylan, 2 florins 9 sols.

A Abram feu Daniel Golay pour du seray pour Pierre Meylan, 3 florins 9 sols 6 deniers.

A Pierre-Henry Golay pour deux pots d'eau-de-vie et cinq pots de vin pour panser le dit Meylan, 6 florins, 6 sols.

Si la plaie a résisté à ce régime, on peut croire qu'elle était vraiment inguérissable.

David des Ordonns.

LE BLAIREAU

LE père Moyon, taupier de son état, fut bien content de trouver les traces d'un blaireau près des vignes du Taborin. Il examina les environs, scruta chaque trou, et finit par découvrir que le blaireau gîtait dans une vieille coulisse qui commençait aux vignes du Taborin pour finir quelque deux cents mètres plus bas, au-dessous des champs du Cousson. Toujours plus content, le père Moyon se frotta les mains. Il tenait le blaireau pour un bon gibier, à cause surtout de la graisse, que le maréchal, qui à l'occasion faisait des ordonnances, préconisait beaucoup contre le décroît. D'ailleurs, le père Moyon était comme le reste des hommes, qui ne peuvent voir une bête, tant innocente soit-elle, sans frémir de joie à la pensée de la tuer.

Certain que l'animal était dans son trou, il en ferma les deux orifices, et s'en alla chez lui où il décrocha son fusil, le démontra et le nettoya; vu qu'il n'avait pas servi depuis longtemps. Puis il le mit dans sa hotte, le canon couvert d'un vieux tablier de serpillière. Tout cela dans le plus grand secret.

Par malheur, Fritz et Jules, les deux fils à Marc, l'avaient vu depuis les vignes boucher les deux extrémités de la coulisse et s'étaient bien doutés de ce qu'il y avait. Au retour, en traversant le village, voyant leur ami Auguste dans sa grange, ils y entrèrent et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu.

— Oui, dit Auguste, je suis sûr que c'est un blaireau, ma sœur en a vu un l'autre soir en traversant les Cousson... Dites donc, si on essayait de le souffler au père Moyon ?

Fritz et Jules ne demandaient que ça.

— Il y aurait un joli tour à lui jouer, continua Auguste. A la tombée de la nuit, on ira faire une ouverture par le milieu de la coulisse, avant, on poussera le blaireau pour savoir au juste de quel

côté il est et puis, quand le vieux se mettra à guetter, on ira à l'autre bout... si la bête ne sort pas, on la débusera avec une perche.

Fritz et Jules approuvèrent, et ils convinrent de se trouver dans les vignes à la nuit tombante. Auguste voulait encore inviter deux ou trois autres garçons pour cerner le blaireau au cas où il s'enfuirait trop vite. Ainsi fut fait, et, à la nuit tombante, six jeunes gens prirent le chemin des vignes, séparément et sans avoir l'air de rien...

Par malheur, ils ne s'étaient pas aperçus, tandis qu'ils conféraient dans la grange, que quelqu'un les avait entendus. C'était Alice, la propre sœur d'Auguste, qui, ayant aperçu le blaireau certain soir, et l'ayant trouvé sympathique, décida de le sauver. Du fond de la grange, où elle prenait du maïs pour les poules, elle écouta toute la conversation des trois jeunes gens, puis, après avoir réfléchi, elle s'en alla à la recherche de son amie Julia qui justement était en train de causer avec Amélie. Alice leur raconta ce qu'elle avait vu et entendu. Tandis qu'elle racontait, il vint encore Frida, la servante du syndic, et Marie Jourdan... Arès avoir pas mal discuté et ri, elles prirent rendez-vous pour la nuit tombante dans les plantages des Marais, à deux pas du Cousson.

A la nuit close, le père Moyon prit sa hotte, regarda si personne ne le voyait, traversa les plantages des Marais, remonta les Cousson, et après avoir débouché la coulisse, sortit son fusil, et se mit à guetter, confiant dans la bonne volonté du blaireau, qui, pour se ravitailler, n'hésiterait pas à passer sous le canon de son fusil... A dix pas de là, Fritz, dissimulé derrière le tronc d'un noyer, suivait ses mouvements autant que le permettait la nuit. Quand il le vit installé et immobile, avec mille précautions, il s'approcha de la brèche que ses camarades et lui, une demi-heure plus tôt, avaient faite dans la coulisse, d'un éclair de sa lampe de poche s'assura que, soit en haut, soit en bas, le trou était bouché, et remonta vers les autres qui s'impatientsaient comme un état-major attendant une estafette et, déjà, se croyaient trahis.

— Ça va bien, dit-il, à voix basse, j'ai donné des coups sur la coulisse pour faire monter la bête, débouchez vite le trou, elle va sortir, ouvrez l'œil...

Cependant les jeunes filles, cachées jusqu'alors dans les haricots du syndic, en sortirent tout doucement, faisant un détour pour ne pas être entendues du père Moyon. A leur tour, elles se cachèrent dans l'ombre du noyer, un mouchoir sur la bouche pour ne pas pouffer trop fort, et les deux plus débrouillardes, qui étaient Alice et Frida, s'avancèrent tout doucement vers la coulisse, pour chercher l'endroit où était la brèche. Emues autant que si elles devaient, au travers de mille dangers, et à la barbe de dix sentinelles, délivrer un prisonnier condamné à mort, elles s'arrêtaient de temps en temps pour se mettre la main sur le cœur qui battait terriblement. Pourtant, il fallait faire vite... Enfin, en tâtonnant, elles trouvèrent la brèche et, tandis que Frida éclairait en faisant briller force allumettes, Alice des deux mains, enleva les mottes de terre et les cailloux qui retenaient le pauvre blaireau. Pour plus de sûreté, elles débouchèrent aussi le côté d'en bas... Après quoi, s'étant doucement reculées, elles attendirent...

Un petit, tout petit bruit, bruissement d'herbes sèches et de feuilles mortes les avertit qu'elles avaient réussi et, en voyant une grosse bête courir sur ses courtes jambes, du côté où il n'y avait point de fusils, elles se sentirent frétilantes de joie.

Le père Moyon, cependant, trouvait l'attente longue et peu aimable l'animal qui le forçait à se geler au lieu d'aller au lit. Comme les genoux lui faisaient mal, il se redressa en prenant soin de ne pas faire craquer la moindre brindille, et attendit dans une nouvelle position... Il frappa huit heures, il frappa neuf heures... Le père Moyon

sentit qu'il s'enrhumait, et eut toutes les peines du monde à se retenir d'éternuer...

A l'autre bout de la coulisse, les jeunes gens aussi trouvaient le temps long... Ils avaient pris toutes leurs précautions, le blaireau devait passer devant eux, c'était mathématique. Fritz, de temps en temps, collait son oreille au sol, mais le blaireau ne faisait pas plus de bruit qu'un blaireau empaillé dans une vitrine de musée.

— Bougre de pouète bête, grommela Jules, indigné de ce qu'un blaireau tint à sa vie au point de renoncer pour elle à son repas du soir.

— Tais-toi, tu vas le faire filer.

— Filer !... il faudrait d'abord savoir où il est.

— Attends voir, je m'en vais le pousser depuis en bas avec la perche.

Il descendit, chercha l'endroit et resta stupéfait...

— Cette pouète bête, elle a réussi à déboucher la coulisse.

Il se redressa et regarda autour de lui, comme si le blaireau se cachait dans les environs pour rire à son aise... Et, en effet, Jules entendit des rires étouffés et remarqua que des ombres bougeaient près du noyer... Il s'y précipita, les ombres s'enfuyaient en poussant des cris perçants. Fritz, Auguste et les autres accoururent, croyant Jules aux prises avec un blaireau féroce et gigantesque...

— C'est les filles, criait Jules, elles ont débouché la coulisse !... Cernons-les, à elles toutes elles valent bien un blaireau.

Il s'en suivit une galopade éperdue, des cris aigus et des rires. Et les filles rentrèrent au village un peu décoiffées...

Le père Moyon, comprenant que la partie était perdue et le blaireau aussi, éternua à son aise et alla se coucher.

Quant au blaireau, il réussit à passer la frontière et on n'entendit plus parler de lui.

J.-L. Duplan.

Théâtre Lumen. — Cette semaine le Théâtre Lumen présente une œuvre d'un genre absolument spécial qui est **Cœurs en Folie** ! grande comédie artistique et humoristique en 6 parties, qui passe, d'après les pressés américaines et allemandes, pour être le chef-d'œuvre de mise en scène du réputé artiste Ernest Lubitsch. Au programme également : **La Villa aux courants d'air**, succès de fou-rire en 2 parties, le Ciné-Journal suisse avec ses actualités mondiales et du pays et les faits divers par le Pathé-Revue. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30, dimanche 16, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Aucun réalisateur avait songé à tourner au milieu de l'atmosphère rude et farouche de l'Alaska jusqu'à ce jour. Par ses décors naturels merveilleux **Che-Cha-Co** dépasse de beaucoup les drames du genre en joignant à l'intérêt dramatique une incontestable valeur documentaire des vues prises sur la glace, la nuit, retrace les beautés du pays arctique. **Un Fils d'Amérique** est une amusante comédie en 4 parties.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne